

donniers, son unique fenêtre à volets de bois et sa porte cintrée. De sa fenêtre, on voit l'angle du quai et de la rue François-Joseph, où l'archiduc se fera tuer.

On n'y a rien changé depuis l'affaire. Ce n'est pas piété mais négligence. Au surplus, le propriétaire n'est jamais là. Son frère, le docteur Semiz, s'est dérangé pour m'ouvrir la porte et me permettre un pèlerinage d'écrivain. Partout ailleurs on eût fait de ce lieu quelque chose comme un cabaret à la mode. L'indolence orientale l'a sauvé. Il est aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans, lorsque les conjurés de Sarajevo se réunissaient dans la petite pièce du fond pour assurer la ruine de la vieille monarchie autrichienne.

La salle du cabaret est obscure, même lorsque la porte et la fenêtre sont ouvertes, car le cintre très épais coupe le jour qui tombe du toit d'en face. Elle est meublée de quelques tables, d'un petit comptoir, devant un buffet de bistro, plein de choses hétéroclites.

Dans le fond du cabaret, juste au milieu du mur, il y a deux marches devant une porte vitrée. C'est l'entrée du cellier, une grande pièce très haute de plafond et éclairée d'en haut par une seule lucarne. Elle est encombrée de tonneaux vides et pleins, rangés sur des chantiers, de bancs de bois et de bonbonnes dans leur cuirasse d'osier. Elle a, dans le fond, une porte à deux battants qui donne sur une ruelle étroite, la Kouïounji-louk Ulitza, la rue des Forgerons. C'est par cette porte, et non par l'entrée du cabaret, que les conjurés pénétraient dans la maison. Une autre porte, sur le côté du cellier, s'ouvre sur une petite pièce qui est un des décors intimes du drame.

On n'y a pas déplacé un meuble depuis le mois de juin 1914, et il est probable qu'elle était, bien avant, semblable à ce qu'elle est aujourd'hui. On n'a même pas cherché à conserver les pauvres objets parmi lesquels